

exactement comme lui sur ce point. Je n'ai pas cessé, pendant toute la guerre, de faire entendre à mes risques et périls, puisque j'étais parmi les combattants, que nos Directions militaires suivaient des méthodes inopérantes, et cela m'eût désespéré si je n'avais eu la conviction que le jour où la situation serait à la veille d'être perdue, on ferait appel à l'homme seul capable de la redresser. On peut retrouver aisément ce que j'écrivais à ce sujet dans mes chroniques de guerre du *Mercury de France*. Non, je n'ai pas l'illusion de croire que ce sont les baïonnettes de nos soldats qui ont chassé les Allemands de leurs tranchées. Ce n'est pas davantage les exploits de l'aviation. Ce sont les nouvelles méthodes tactiques de Foch, rompant, résolument, énergiquement, avec les errements de ses devanciers, qui ont redressé en deux mois une situation que tout le monde estimait perdue, et nous ont conduit quatre mois plus tard à la victoire.

Voici ce que j'écrivais dans ma chronique du « *Mercury de France* », le 16 août 1916 (p. 705) :

La rupture d'équilibre ne pourra se produire avant que la pression ne se fasse sentir, presque simultanément, sous la forme d'une suite d'offensives échelonnées sur une période de temps très courte, sur tous les points du front.

C'est exactement ce que Foch devait faire, dès qu'il a été libre d'agir, à partir du mois d'août 1918. Je ne prétends pas, pour cela, que Foch, que je n'ai jamais vu, ni connu, ni avant, ni pendant la guerre, ait eu besoin de me lire pour prendre ses décisions. C'est moi qui étais imprégné de sa doctrine. Que mes contradicteurs me permettent de penser que ces simples suggestions avaient une autre valeur, au moment où elles étaient formulées, que les affirmations assez vagues qu'exprimait le Général Douhet, à peu près à la même époque. L'expérience a apporté d'ailleurs sa consécration à ces suggestions.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue du Siècle: témoignage de M. Léon Daudet sur la naissance du wagnérisme en France. — *Prolétariat*: littérature des prolétaires des P. T. T. — *La Nouvelle Revue française*: Tableau de la Poésie en France; un cultivateur; un jeune homme cultivé; un mutualiste. — *Mémento*.

« Wagner et nous » est le titre d'un bref et substantiel

article de M. Léon Daudet, publié par **La Revue du Siècle** (septembre). D'après l'auteur, Wagner, « Fichte sonore », « partie intégrante des intentions conquérantes et absorbantes de l'impérialisme allemand », « a frayé la voie aux armées ». C'est l'exactitude même. Dire que la vogue en France du fameux *Ton-Dichter* « a pris naissance d'abord dans les milieux scientifiques, dans les salles de garde des hôpitaux, etc. », est assez contestable, quant à la priorité que signale l'ancien étudiant en médecine qu'est M. Léon Daudet. Cette réserve faite, le témoignage de M. Daudet est précieux à connaître :

On peut dire que l'Allemagne a bénéficié de cette réaction de la jeunesse française [réaction spiritualiste contre le matérialisme et l'évolutionnisme] sous deux formes : le kantisme et le wagnérisme. Quelques-uns de mes amis, les plus intelligents, les plus laborieux, étaient ainsi complètement germanisés, proclamaient ouvertement la supériorité de la culture allemande en science et en art. Leur exemple était contagieux. A l'époque dont je parle, tout adversaire de la métaphysique allemande ou de Richard Wagner était considéré comme un imbécile, avec lequel il n'y avait même pas lieu de discuter. Une aristocratie intellectuelle était composée de ceux qui avaient fait le pèlerinage de Bayreuth, suivi les cours de Erb, de Wundt, des élèves de Virchow, ou fréquenté le laboratoire de Kölliker. Un grand nombre d'entre nous parlaient couramment la langue allemande, lisaient Goethe dans le texte et récitaient les livrets de *Tristan et Iseult* et de la *Walkyrie* en s'exaltant : « C'est du Dante ! »

Pour comprendre cet enthousiasme, il faut se rendre compte de la dépression morale des grands garçons de vingt à vingt-cinq ans, surmenés par les concours, passant leur matinée à l'hôpital, leur après-midi dans les laboratoires et les bibliothèques et opprimés par l'ambiance du plat réalisme, d'un « naturalisme » extrêmement grossier, ou d'un agnosticisme à la Renan qui, lui aussi, faisait fureur. Avec ce manque de choix qui caractérise, en général, les très jeunes gens, nous étions en quête d'un idéal, d'une fenêtre qui ne donnât pas sur un chantier, ou sur une doctrine désespérante ou morne, ou sur un doute. Wagner était là, avec ses histoires embrouillées d'or du Rhin pris et repris, de nains, de géants, de vierges guerrières, de héros purs, de « par pitié sachant », — *durch mitleid wissens*, — et cette mythologie de fer-blanc qui, aujourd'hui, nous fait sourire. On se jeta avidement sur sa symbolique.

On analysa ses intentions morales et amoraes, on scruta finement sa mystique. Que de fois, au lit des malades, dans ce jour gris d'hiver qui tombe maussadement des fenêtres des hôpitaux, à la salle d'opérations, autour des microscopes en batterie, j'ai entendu fredonner le thème du feu, celui de l'épée, celui du sommeil, celui du destin, courtes évasions vers le rêve, hors du réel immédiat et brutal. Dès que nos conversations d'étudiants s'élevaient au-dessus du terre-à-terre quotidien, ou du professionnel, ou des brigues et intrigues de Faculté, le nom de Wagner reparaissait. Le jeudi soir, accouraient chez mon père une vingtaine de mes compagnons d'études, totalement étrangers à la littérature, mais désireux de rencontrer là des musiciens ayant connu le maître de Wanhfried, des poètes comme Mendès, ou des correspondants de journaux allemands ayant été admis dans son intimité. On les harcelait de questions, on ne se rassasiait pas d'entendre de leur bouche comment *il* s'habillait, comment *il* riait, comment *il* parlait, comment *il* grimpait aux arbres ou imitait le chien furibond pour fuir les importuns. Je me rappelle le mot d'un de mes amis, aujourd'hui médecin célèbre, devant le convoi de Victor Hugo à travers Paris: « Qu'est-ce que ce Hugo à côté de Wagner?... Un moustique! » Un autre disait: « Wagner est le premier des embryologistes et des ethnographes de tous les temps. Son œuvre a un goût de genèse. Elle est un pont entre la science et l'art. »

§

Après une éclipse, **Prolétariat** reparaît, mensuellement et « bientôt » bi-mensuellement. Le numéro d'août-septembre fait une place importante à la littérature du personnel prolétarien des P. T. T. Celle-ci ne va point sans un tribut au calembour, rendu par M. André Savanier qui intitule ses souvenirs de postier: « L'être à la poste. »

Mlle Henriette Valet, « demoiselle du téléphone », doit se plaindre un peu moins du métier qu'elle exerce — souhaitons-le-lui — depuis la généralisation de l'« automatique ». Elle écrit:

Pendant nos heures de service, nous ne savons pas s'il vente, s'il pleut, s'il fait soleil. Les fenêtres sont cachées par les hauts meubles de bois brun. Nous sommes murées pendant les plus belles heures de la journée. Rien ne pénètre du dehors. Et pourtant, les voix du monde entier nous traversent. Mais on ne réalise même plus que les paroles sortent des bouches humaines. On ne